

VILLE-LUMIERE.

Certes, la Nouvelle-Orléans n'a pas, comme New-York, 3,200,000 habitants, des maisons de vingt étages, des chemins de fer qui roulent sur sa tête...

Non, la Nouvelle-Orléans aux origines françaises, où tant de noms sont encore français, où doit bien rester quelque chose de la France et de son esprit...

Mais la Nouvelle-Orléans n'est pas moins une ville très importante, très commerçante, très active, d'affaires, de banques, de magasins, de boutiques et de lumière électrique.

Mais si nous avons jadis, longtemps et vairement, avec l'un des membres bien connus d'une société savante de la Nouvelle-Orléans, cherché l'obscur et mystérieux origine du mot louisianais bayou...

Car nous n'avons pas pris le so- lennel engagement de respecter les règles de la composition et la loi de l'unité.

Plus haut, en commençant, n'avons-nous point parlé de la Folie du légis ou de l'imagination ?

Or, nous disions que la Nouvelle-Orléans, port de mer sans colosse de Rhodes mais non sans roses, puisque les femmes y sont adora- blement belles...

Les splendides fêtes du carnaval de la Nouvelle-Orléans, qui n'ont rien de burlesque, de grotesque et de grotesier, et que l'on ne voit nulle part aussi brillantes, pas même à Rome et à Venise...

En effet, répliqua miss Pole et sa voix était provocante, mes compliments, comte, votre cheval est vite et bien mis.

Qu'elle s'agitait, riant, interpellant les jeunes gens, dispo- sant du couvert.

Elle voulut que la table fut décorée de fleurs; entraîna M. de Valdres, M. Ternières, et, avec leur aide, rapporta bientôt des brassées de bruyères dont elle fit des bouquets pour chaque dame.

goux de Diogène a été, mais où la belle Aspasie a souri d'un délicieux sourire de Millet au plus laid et au meilleur des philosophes de la Grèce.

Non, la Nouvelle-Orléans aux origines françaises, où tant de noms sont encore français, où doit bien rester quelque chose de la France et de son esprit...

Mais ce n'est pas précisément le mot Barataria, peut-être grec, puis- qu'il vient de "barathron", qui a suspendu notre phrase de façon brusque et malencontreuse.

Car si nous avons jadis, long- temps et vairement, avec l'un des membres bien connus d'une société savante de la Nouvelle-Orléans, cherché l'obscur et mystérieux origine du mot louisianais bayou...

Car nous n'avons pas pris le so- lennel engagement de respecter les règles de la composition et la loi de l'unité.

Plus haut, en commençant, n'avons-nous point parlé de la Folie du légis ou de l'imagination ?

Or, nous disions que la Nouvelle-Orléans, port de mer sans colosse de Rhodes mais non sans roses, puisque les femmes y sont adora- blement belles...

Les splendides fêtes du carnaval de la Nouvelle-Orléans, qui n'ont rien de burlesque, de grotesque et de grotesier, et que l'on ne voit nulle part aussi brillantes, pas même à Rome et à Venise...

En effet, répliqua miss Pole et sa voix était provocante, mes compliments, comte, votre cheval est vite et bien mis.

Qu'elle s'agitait, riant, interpellant les jeunes gens, dispo- sant du couvert.

Elle voulut que la table fut décorée de fleurs; entraîna M. de Valdres, M. Ternières, et, avec leur aide, rapporta bientôt des brassées de bruyères dont elle fit des bouquets pour chaque dame.

Car nous n'avons pas pris le so- lennel engagement de respecter les règles de la composition et la loi de l'unité.

Plus haut, en commençant, n'avons-nous point parlé de la Folie du légis ou de l'imagination ?

Or, nous disions que la Nouvelle-Orléans, port de mer sans colosse de Rhodes mais non sans roses, puisque les femmes y sont adora- blement belles...

Adono - pour nous servir de la conjonction familière de Babelais - la Nouvelle-Orléans, qui n'est pas entièrement méconnaissable et dont le mercantilisme ne manque ni de grandeur, ni de généralité, ni de goût, tout cela combinant parfois jusqu'à la poésie, affirme incons- tamment, sa civilisation par les professions libérales et savantes qui donnent le mesure exacte de toute civilisation digne de ce nom.

Car si une ville, sans cinquante et sans bon de gaz, doit être mal éclairé et, fort obscure, la nuit sur- tout, une ville qui n'aurait point de docteurs en médecine, de docteurs en sciences, de professeurs en droit, d'avocats parlants et d'avocats consultants, d'auteurs, d'écri- vains, de journalistes, d'artistes, de poètes, de peintres, de musiciens, de comédiens, de politiciens, de li- braires et de librairies, d'imprimeurs et d'imprimeries, de bibliothécaires et de bibliothèques, et si les écoles de tout nom et de toute élévation, le simple école, la pension, le col- lège, l'école normale, l'école de droit, l'école de médecine, tout ce qui constitue l'enseignement et ce que nos pères appelaient l'Univer- sité, lui manquaient ou ne répon- daient pas entièrement aux exigen- ces du temps et aux besoins d'une civilisation avancée, cette ville, certes, presque sans livres, ni let- trée, ni savante, ni bien éclairée ni bien sûre de ce qu'elle est, morale- ment et intellectuellement infé- rieure, plus disposée à priver de pain ses savants, ses auteurs, ses écrivains, ses artistes, ses poètes, ses chanteurs, tous ceux qui doivent être son luxe intellectuel et sa gloire, qu'à les aimer et à les hono- rer, cette ville, disons-nous, odieu- sement matérialiste, pouvant avoir la tête d'or de la statue de Nabu- chodonosor et des pieds qui ne se- raient pas de diamant, ne serait au- cunement de celles auxquelles on doit donner le nom de Lumière et qui lui méritent deux fois.

Mais cela, Dieu merci, n'est au- cunement le cas avec la ville dont nous parlons en ce moment et où le bourgeois, disons-nous plus haut, ni petit ni mesquin, ni ignorant ni il- létré, plutôt généreux, courageux et d'un grand libéralisme d'esprit, s'élève jusqu'à la poésie elle-même.

Mais pourquoi diable Platon, Pla- ton lui-même, le divin Platon, l'A- thenien Platon, le philosophe Pla- ton, voulait-il chasser les poètes de sa République ?

Cela ne se comprend guère et s'explique assez difficilement.

Est-ce que le poète comique Aristophane, qui ne respectait pas grand'chose, il est vrai, se serait moqué de lui comme de Socrate, et serait-ce lui qui lui aurait donné le nom de Platya, Platon ou Dos Rond, à cause de la largeur de ses épaules; ou la mauvaise plaisanterie du coq déplumé de Diogène l'aurait-elle irrité à ce point ?

Mais Diogène, simple cynique peu digne de se mesurer avec le fonda- teur de l'Académie, n'était pas un poète.

Puis, Diogène eut-il été poète en son genre, puisque tout Grec l'était sous le ciel merveilleux d'Athènes, au jardin d'Académie, à l'ombre des lauriers-roses de l'Attique et sous ses oliviers verts, voire même sur l'agora, que Platon n'aurait pas dû se fâcher d'une plaisanterie de Diogène. Il devait avoir trop de philo- sophie pour cela.

Et si Platon, comme chacun le sait ou doit le savoir, eut une pro- fonde et puissante philosophie qui lui mérita le nom de divin malgré la rondeur de son dos, Platon ignora- t-il lui-même qu'il fut un merveil- leux poète et qu'il parla aussi bien que tout autre Grec la magnifique langue des dieux ?

Point n'est nécessaire de parler ou d'écrire en vers, en mesure, en rigoureuse cadence, dans une répé- tion plus ou moins musicale de lon- gues et de brèves harmonieusement associées pour être poète.

En français et dans la plupart de nos langues modernes, la rime n'est pas la poésie, et cette rime par-

—Enfantillage, soutenait Lu- cien.

M. de Valdres reprit d'un ton sérieux: — Il est des femmes qui for- cent à croire, de même qu'il en est d'autres capables de faire douter de tout.

—C'est pour moi, les autres, n'est-il pas vrai.

sois est affreusement monotone sur tout, quand vous ne savez point l'employer dans les féminines carac- tères de la grâce et de l'amour.

La poésie est dans la pensée, l'i- dée, l'imagination, la noblesse des sentiments, et la richesse du cœur, c'est-à-dire dans tout ce qui est beau.

Et Platon amoureux du beau et du divin, était aussi grand poète que grand philosophe.

J'ai ouï conter, dit un vieil au- teur, qu'en la ville de Naples un gentilhomme avait pris en mariage une demoiselle très belle qui l'aimait parfaitement.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

avec tous les soins requis. Et, après qu'elle y fut restée un peu de temps, le sang commença à circuler de nouveau dans ses veines et à répandre la douce cha- leur dans sa chair froide; ses es- prits pâmés se réveillèrent; et la dame, reprenant connaissance, ap- pela d'une voix faible et demanda où elle était.

—Vous êtes en bon et sûr lieu, répondit le chevalier; ne prenez point souci, et reconfortez-vous en paix.

Elle retomba dans son engour- dissement. Le lendemain, la dame, qui avait retrouvé toute sa connaissance, en ouvrant ses yeux aux rayons du soleil, vit le che- valier et sa mère qui se tachaient à côté d'elle; étonnée de n'aperce- voir autour d'elle aucun des siens, elle examina la chambre et vit qu'elle n'était point en sa demeure. Epouvantée, elle cria: —Où suis-je? qu'est-ce là?

—No vous étonnez point, dame, dit le chevalier, mais plutôt ré- jouissez-vous, car ce qui est arri- vé, Dieu merci, la voulu.

Et il lui conta comment, grâce à lui et à son seul amour, elle vivait encore.

—C'est pourquoi, ajouta-t-il, il se- rait mieux pour vous que vous ne fussiez pas en tout ce que vous faites à mon plaisir et à ma volonté.

—Vous dites vrai, Monseigneur, certainement, il en doit être ainsi.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

tables emportées, le chevalier se le- va. Prenant la dame par la main droite, il la présenta à son mari de- vant toute la compagnie.

—Voici celle qui est à toi, dit-il. Et il fit le récit de tout ce qui était arrivé.

—Certes, ajouta-t-il, étant mor- te pour tous, elle était devenue mienne; Dieu semblait me l'avoir donnée par un miracle exprès. Je la pouvais garder secrètement pour moi; et tel était mon vouloir, je l'avoue, je l'eusse fait sans re- mords. Mais lorsque je lui décou- vris mon intention, elle soupira, et son visage qui déjà reprenait les couleurs de la vie, tout à coup redeint pâle, et l'éclat déjà revenu à ses yeux s'éteignit.

—Vous dites vrai, Monseigneur, certainement, il en doit être ainsi.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

dans sa forme littéraire et sa ma- nière de conter, poétique sans fadeur fantaisiste, sans exagéra- tion puérile, atteignant aux effets de terreur, d'émotion et d'an- goisse, sans complications exa- gérées d'intrigues et d'inventions bizarres, personnel, curieux, vrai- ment original, ce qui est sans doute la qualité essentielle du genre—de tous les genres, d'ai- leurs, cela va sans dire, mais surtout de celui-ci, qui s'il tombe dans la vulgarité, perd toute raison d'être.

Car trouver une situation, quelque vraisemblable qu'elle puisse paraître au point de vue d'une critique exigeante, mais qui donne l'impression d'une trouvaille, l'impression si rare de la nouveauté, ne nous y trom- pons pas, c'est là un don tout à fait spécial, extrêmement rare et que tous les grands écrivains ont possédé plus ou moins, mais sans lequel leur œuvre n'aurait pas justement ce caractère de beauté sans pareil e qui nous le rend si précieux et si mystérieux à la fois.

Il est évident d'ailleurs que l'originalité dans la conception des caractères et des conditions psychologiques, ou se révèle l'es- sence même de l'âme humaine et du problème des destins, cette faculté d'innovation, quand elle se manifeste dans le domaine de la pensée philosophique, a une valeur d'art plus haute que celle qui consiste simplement dans l'invention de faits imprévus ou d'événements netifs, et cette raison indéniable est la cause bien simple de la supériorité d'un Shakespeare, d'un Balzac ou d'un Tolstoï sur un Stevenson, ou Hoffmann ou un Edgar Poe, leur maître à tous.

Dans le roman de Stevenson, dont une traduction française vient de paraître chez nous, et qui n'est pas d'ailleurs le der- nier ouvrage de ce célèbre roman- cier, son talent séduisant et qui, quant à la forme, et qui, quant à l'aspect, n'avait rien de nouveau, n'avait rien de plus que l'habitude de la passion, l'habitude de l'émotion, et les romans de grimaçantes inventions des au- tres qui ont fait la réputation du poète de Sande.

Le roman du prince Olaf est un conte philosophique, d'un profond de psychologie, d'un grand intérêt, et qui, quant à la forme, et qui, quant à l'aspect, n'avait rien de nouveau, n'avait rien de plus que l'habitude de la passion, l'habitude de l'émotion, et les romans de grimaçantes inventions des au- tres qui ont fait la réputation du poète de Sande.

Le roman du prince Olaf est un conte philosophique, d'un profond de psychologie, d'un grand intérêt, et qui, quant à la forme, et qui, quant à l'aspect, n'avait rien de nouveau, n'avait rien de plus que l'habitude de la passion, l'habitude de l'émotion, et les romans de grimaçantes inventions des au- tres qui ont fait la réputation du poète de Sande.

Le roman du prince Olaf est un conte philosophique, d'un profond de psychologie, d'un grand intérêt, et qui, quant à la forme, et qui, quant à l'aspect, n'avait rien de nouveau, n'avait rien de plus que l'habitude de la passion, l'habitude de l'émotion, et les romans de grimaçantes inventions des au- tres qui ont fait la réputation du poète de Sande.

Le roman du prince Olaf est un conte philosophique, d'un profond de psychologie, d'un grand intérêt, et qui, quant à la forme, et qui, quant à l'aspect, n'avait rien de nouveau, n'avait rien de plus que l'habitude de la passion, l'habitude de l'émotion, et les romans de grimaçantes inventions des au- tres qui ont fait la réputation du poète de Sande.

Le roman du prince Olaf est un conte philosophique, d'un profond de psychologie, d'un grand intérêt, et qui, quant à la forme, et qui, quant à l'aspect, n'avait rien de nouveau, n'avait rien de plus que l'habitude de la passion, l'habitude de l'émotion, et les romans de grimaçantes inventions des au- tres qui ont fait la réputation du poète de Sande.

Le roman du prince Olaf est un conte philosophique, d'un profond de psychologie, d'un grand intérêt, et qui, quant à la forme, et qui, quant à l'aspect, n'avait rien de nouveau, n'avait rien de plus que l'habitude de la passion, l'habitude de l'émotion, et les romans de grimaçantes inventions des au- tres qui ont fait la réputation du poète de Sande.

Le roman du prince Olaf est un conte philosophique, d'un profond de psychologie, d'un grand intérêt, et qui, quant à la forme, et qui, quant à l'aspect, n'avait rien de nouveau, n'avait rien de plus que l'habitude de la passion, l'habitude de l'émotion, et les romans de grimaçantes inventions des au- tres qui ont fait la réputation du poète de Sande.

Le roman du prince Olaf est un conte philosophique, d'un profond de psychologie, d'un grand intérêt, et qui, quant à la forme, et qui, quant à l'aspect, n'avait rien de nouveau, n'avait rien de plus que l'habitude de la passion, l'habitude de l'émotion, et les romans de grimaçantes inventions des au- tres qui ont fait la réputation du poète de Sande.

Le roman du prince Olaf est un conte philosophique, d'un profond de psychologie, d'un grand intérêt, et qui, quant à la forme, et qui, quant à l'aspect, n'avait rien de nouveau, n'avait rien de plus que l'habitude de la passion, l'habitude de l'émotion, et les romans de grimaçantes inventions des au- tres qui ont fait la réputation du poète de Sande.

Le roman du prince Olaf est un conte philosophique, d'un profond de psychologie, d'un grand intérêt, et qui, quant à la forme, et qui, quant à l'aspect, n'avait rien de nouveau, n'avait rien de plus que l'habitude de la passion, l'habitude de l'émotion, et les romans de grimaçantes inventions des au- tres qui ont fait la réputation du poète de Sande.

Feuilleton

DE

L'Abéille de la N. O.

AUTOUR DU DEVOIR

PAR LOUIS VAUTIER

XX

—En effet, répliqua miss Pole et sa voix était provocante, mes compliments, comte, votre cheval est vite et bien mis.

Qu'elle s'agitait, riant, interpellant les jeunes gens, dispo- sant du couvert.

femmes se regardèrent, échan- geant un sourire.

Elle voulut que la table fut décorée de fleurs; entraîna M. de Valdres, M. Ternières, et, avec leur aide, rapporta bientôt des brassées de bruyères dont elle fit des bouquets pour chaque dame.

—Vous êtes une véritable fée; c'est ravissant, déclara la prin- cess Klinska.

—Vous croyez aux ames- vous? Ternières vous a donc converti?

—Miss Pole se prétendait épi- couré et méritait sa gloire à ne croire à rien.

—Enfantillage, soutenait Lu- cien.

M. de Valdres reprit d'un ton sérieux: — Il est des femmes qui for- cent à croire, de même qu'il en est d'autres capables de faire douter de tout.

—C'est pour moi, les autres, n'est-il pas vrai.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

Une excitation nerveuse s'é- tait emparée d'elle. Prise pour la première fois de soupçons offrant quelque réalité, elle souf- frit étrangement et riait aux larmes pour ne pas éclater en sanglots.

L'ombre commençait à descen- dre sur la forêt, il fallait songer à regagner les vi las. On prit place dans les voitures dans la même ordre que le ma- tin, seulement Lucien retrou- vement des mains de miss Pole les rênes dont elle s'était empa- rée.

—Vous êtes trop imprudente, le comte m'a averti que son che- val est ombrageux la nuit.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

servaient de l'humidité et per- mettaient de plus grandes fami- liarités, les poitrines se soule- vaient, les respirations haletien- tes, sans doute.

M. et Mme de Creil échange- rent légèrement avec leurs amis des souhaits de bonne nuit, et Madeleine se suspendit au bras de Lucien, en une prise de pos- session qu'elle se sentait heureu- se d'affirmer; mais, sous prétexte de prendre un objet oublié dans le coffre de la voiture, Lucien se dégagea, tandis que son regard semblait chercher dans les yeux de miss Pole une excuse.

—C'est une triste nuit pour Ma- deleine. Elle la passa à réfléchir tantôt exagérant ses griefs, tantôt les traitant de folies, et elle put constater que Lucien ne dor- mait pas plus qu'elle. Cela pou- vait, il est vrai, être le résultat d'un excès de fatigue et de grand air.

Le lendemain elle étudia at- tentivement la physionomie du jeune homme. M. de Creil, pa- raissait inquiet, tourmenté. Pour- tant elle avait résolu, d'être pa- tiente, de se défilier d'antipathie qu'elle avait toujours ressentie pour miss Pole, elle ne provoqua aucune explication.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

dupe. Elle sentait bien qu'il es- sayait de lui cacher son âme. Es- pérant s'abuser, elle s'assit cal- mement sur ses genoux et passa son bras à son cou.

—N'as-tu rien à me conter ? —Ma foi, non... Nous ne nous sommes pas quittés.

—Vous avez bavardé de mille choses.

—Rien de particulier ? —Pourquoi cette question ? —Je ne sais, je demande.

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.

Et, pour la première fois, se ta- blant entre eux une conversation pénible, Lucien s'approcha de la fenêtre et tambourina sur les vitres l'air à la mode de la dernière opérette. Madeleine rangea de menus objets par la chambre en chantonnant d'un air défilé.

—En réalité elle étouffait de co- lère, de chagrin.

Comme de continue les deux époux prirent en tête-à-tête le re- pas du matin et Lucien et pour Madeleine ces attentions, ces mille prévenances qu'un hom- me bien élevé conserve comme une excuse en face de lui-même, pour la femme envers laquelle il se sent des torts, Madeleine ignorait encore cette duplicité inconsciente et se sentait tout près de taxer ses angouisses d'in- justice. Le déjeuner terminé, Lucien alla dans un londs et, se dirigeant vers la porte:

—Je vais prendre les ordres de ces dames; rien n'a été déci- dé pour aujourd'hui.

—Attends une seconde, je vais avec toi.

Il dissimula mal un geste d'impatience.

—En ce cas, dépêche-toi, il est deux heures.

—Je ne mets pas même de chapeau; partons.

Il ne pouvait obliger sa femme à ne pas sortir; pourtant il éprou- vait une sorte de gêne à se re- trouver en sa présence auprès de la jeune Américaine. L'espace qui

—Mort cruelle, ta puissance au- jourd'hui me prive de ce que j'ai- mais perdus toute chose, de cel- le que, plus que toute chose, je dé- sirais honorer et servir, malgré qu'elle se soit montrée toujours si dure et si cruelle.